

RIEF

Revue italienne d'études françaises

Littérature, langue, culture

3 | 2013

Varia

Vie de l'impératrice Joséphine, un inédit d'Irène Némirovsky

Teresa Manuela Lussone



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/259>

DOI : 10.4000/rief.259

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Teresa Manuela Lussone, « *Vie de l'impératrice Joséphine*, un inédit d'Irène Némirovsky », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 3 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 21 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/rief/259> ; DOI : 10.4000/rief.259

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Vie de l'impératrice Joséphine, un inédit d'Irène Némirovsky

Teresa Manuela Lussone

1. Le tapuscrit

- 1 La *Vie de l'impératrice Joséphine* nous a été transmise par un tapuscrit en deux exemplaires, dont un réalisé au papier carbone, actuellement conservés à l'Imec sous la cote NMR 15.11¹. Chaque exemplaire se compose de 8 feuillets dactylographiés écrits au recto. Pour l'ensemble, trois types de papier sont utilisés : un type, assez épais, pour la première page de l'original ; un deuxième type, d'épaisseur moyenne, pour les autres pages de l'original ; le dernier, très fin, pour l'ensemble de la copie.
- 2 La première page contient le projet de l'ouvrage inspiré de la vie de Joséphine de Beauharnais², précédé de l'indication « Je voudrais faire une *Vie de Joséphine* en 8 scènes ». Cette indication est suivie de la liste des scènes numérotées de un à huit : 1° *En prison (sa liaison avec Hoche)* ; 2° *Un bal sous le Directoire (quand Joséphine rencontre Bonaparte)* ; 3° *Le Mariage* ; 4° *À Milan, au moment du plus grand amour de Napoléon* ; 5° *Retour d'Égypte (la fameuse nuit où Joséphine, calomniée par la famille de Napoléon, pleure et implore son pardon devant la porte close)* ; 6° *Le Sacre* ; 7° *Le Divorce* ; 8° *À Malmaison, après la chute de Napoléon, quelque temps avant la mort de Joséphine*. À la deuxième page, sous le titre et le nom de l'auteur, « *Vie de l'impératrice Joséphine* par Irène Némirovsky », se trouve le début de l'œuvre. La première page numérotée est la troisième, qui porte le numéro 2, ce qui confirme que la première page ne contient que des indications pour l'auteur³.
- 3 L'ouvrage est resté inédit jusqu'à aujourd'hui, mais son existence est attestée par Olivier Philipponnat dans la *Bibliographie des Œuvres complètes*. Il cite la *Vie de l'impératrice Joséphine* avec les autres documents exclus des deux volumes :
 « Vie de l'impératrice Joséphine » [1939 ?], 8 feuillets dactylographiés, inachevé, Imec, NMR 15.11.⁴

2. La datation et le genre

- 4 La datation, qui reste malgré tout incertaine, mais avec laquelle on ne peut que concorder, est possible grâce surtout à des affinités avec d'autres ouvrages qui remontent à la même époque, en particulier avec *Émilie Plater*, scénario réalisé pour la radio inclus dans les *Œuvres complètes* où Irène Némirovsky raconte quelques épisodes de la vie de l'héroïne de la Révolution polonaise. C'est aussi l'époque des six conférences consacrées aux « Grandes romancières étrangères » qu'Irène Némirovsky donna à Radio Paris du 4 janvier au 15 mars 1939. C'est donc une période où Irène Némirovsky fut très attirée par les biographies de femmes.
- 5 Jusqu'à aujourd'hui, il n'a été possible de repérer ni le manuscrit, ni des références à la *Vie de l'impératrice Joséphine* dans aucun autre document. De même, on n'a pas pu découvrir d'autres parties de l'ouvrage dont l'existence, qu'on peut considérer très peu probable surtout à cause de l'absence d'autres références, ne peut pourtant pas être complètement exclue. Il est donc vraisemblable de supposer que l'auteur a abandonné cet ouvrage, soit pour des raisons esthétiques, soit parce que le projet pour la radio française n'a pas abouti. Toutefois, et parce qu'elle se termine en milieu de page, et pour son contenu, la première scène est presque certainement complètement achevée. Étant donné que d'habitude Irène Némirovsky tenait en compte une certaine symétrie entre les différentes parties de ses ouvrages, il n'est pas difficile d'imaginer que la *Vie de l'impératrice Joséphine* aurait dû occuper moins de 60 pages dactylographiées, et donc qu'elle aurait dû être beaucoup plus longue qu'*Émilie Plater*, qui, de plus, n'est pas un texte divisé en scènes.
- 6 C'est surtout à cause de l'abondance des dialogues dans le seul tableau conservé qu'on a pu supposer qu'Irène Némirovsky entendait en faire un scénario pour la radio. En outre, le décor extérieur est constitué uniquement de voix, de bruits ou de sons, sans aucune référence aux gestes des personnages. Si la datation de 1939 est exacte, on pourrait dire qu'au moment où éclate la Deuxième Guerre mondiale, Irène Némirovsky scénarise des biographies de femmes qui d'une façon ou d'une autre ont été touchées par les événements historiques⁵.

3. Les sources

- 7 Dans la *Vie de l'impératrice Joséphine*, Irène Némirovsky développe un épisode, celui de la rencontre en prison entre Joséphine et Hoche, attesté par toutes les sources qu'elle pouvait consulter à l'époque. La liste des publications strictement consacrées à l'impératrice Joséphine pendant les années immédiatement précédentes est surprenante. À coup sûr, Irène Némirovsky, lectrice toujours attentive aux nouvelles parutions et, qui plus est passionnée par cette période, ne peut les avoir ratées. Pendant les années Vingt, Albin Michel avait réédité une biographie écrite par l'historien Frédéric Masson (1847-1923) qui devait être considérée une source tout à fait digne de foi (Frédéric Masson, *Joséphine de Beauharnais*, Paris, Ollendorff, 1899). En 1927, une autre biographie avait été publiée par Édouard Driault, *L'Impératrice Joséphine*, Paris, Morance, 1927. Mais pour nous limiter aux sources historiques les plus proches, signalons qu'en 1934 avait paru la biographie de Sainte-Croix de La Roncière, *Joséphine, impératrice des Français, reine*

d'Italie, où la relation présumée entre Joséphine et Hoche est exclue à cause de l'isolement du général :

On a cru devoir rapporter que, de son côté, Joséphine ne resta pas indifférente aux déclarations de Lazare Hoche, le célèbre général en chef de l'armée de la Moselle qui, reconnu suspect, fut incarcéré dans la même prison, le 22 germinal, et y demeura trente-cinq jours. La chose paraît impossible, car Hoche fut gardé dans une cellule isolée, complètement détachée de celle qu'occupait Joséphine, et s'il fut séduit par la grâce de la belle créole, il n'a pu qu'entretenir avec elle quelques conversations.⁶

- 8 En 1935 parut chez Grasset la traduction d'une biographie allemande (Emil Alphons Rheinhardt, *L'impératrice Joséphine*, Paris, Grasset, 1935) qui nous semble être la source la plus détaillée et la mieux documentée que l'auteur puisse avoir eue à sa disposition. À la même année remonte une publication très intéressante : Paul Reboux, *Comment fut aimée l'impératrice Joséphine*, Paris, Flammarion, 1935. Toujours en 1935 avait paru la biographie de Jean Hanoteau, *Joséphine avant Napoléon : le ménage Beauharnais, d'après des correspondances inédites*, Plon, Paris, 1935. On est redevable au même auteur d'un recueil de lettres : *Les Beauharnais et l'Empereur : lettres de l'impératrice Joséphine et de la reine Hortense au prince Eugène*, préface de Jean Hanoteau, Paris, Plon, 1936. En 1936 parut également *L'album du voyage de l'impératrice Joséphine en 1810 à travers la Suisse et la Savoie*, introduction par Jean Bourguignon, Paris, Mesnil, 1936. *Vie de l'impératrice Joséphine* est le titre d'une biographie anonyme publiée en 1814 chez Vauquelin, où Joséphine, pendant la captivité, est présentée comme très inquiète pour le sort de son mari. La vie de l'impératrice avait déjà fait l'objet de plusieurs œuvres littéraires, parmi lesquelles le drame en trois actes de Ferdinand Laloue, *Le Prince Eugène et l'impératrice Joséphine*, représenté à Paris au Cirque-Olympique le 17 décembre 1842 et publié chez Marchant la même année. Toutefois, si nous prenons en considération l'attitude d'Irène Némirovsky dans les autres biographies qu'elle a entreprises, il est à présumer que pour la *Vie de l'impératrice Joséphine* ses références principales étaient aussi des sources historiques, parmi lesquelles les plus probables me semblent être la biographie de Masson et celle de Rheinhardt. À propos de la liaison entre Joséphine et Hoche, Masson a écrit :

[...] Joséphine s'établit en coquetterie réglée avec Hoche, entré presque en même temps qu'elle aux Carmes. (L'ordre d'arrestation est du 22 germinal.)

[...] En sortant de prison, fut-elle ou non la maîtresse de Hoche ? Aux Carmes, nul n'a contesté qu'elle fût en coquetterie avec lui. « À l'aide d'un miroir, elle l'instruisait des assassinats qui [se] signalaient chaque jour. » Étrange cour ! Mais cette cour fut brève, puisque le 27 floréal (16 mai) Hoche fut transféré à la Conciergerie. Il fut mis en liberté le 17 thermidor (4 août), deux jours avant Joséphine, et douze jours plus tard, le 29 (16 août), nommé général en chef de l'Armée des Côtes de Cherbourg, dont il prit effectivement le commandement le 19 fructidor (5 septembre). En admettant qu'il eût fait toute diligence, il a donc quitté, au plus tard le 15 (1^{er} septembre) Paris, où il n'avait pu rester en tout que trois semaines : à ce moment, il semblait fort amoureux de la jeune fille qu'il avait épousée en ventôse (fin février), dont il avait été séparé presque aussitôt, d'abord par son envoi à l'armée d'Italie, puis par son incarcération. Si même il avait été tenté, qu'il y eût eu quelque chose entre Joséphine et lui, comme cette liaison eût été courte !⁷

- 9 Selon Emil Alphons Rheinhardt, Joséphine et Hoche se rencontraient régulièrement dans la cellule de Hoche :

Parmi les biographes de Joséphine les plus épris de moralisme, ceux qui citent le nom de Hoche, en parlent sur un ton plein d'indignation. Ils font de Hoche un ami

intime d'Alexandre de Beauharnais, et avancent comme argument contre l'imaginaire diffamatoire de ceux qui accusent Joséphine d'avoir eu un commencement d'amourette – ici, en prison ! – le fait que Hoche était marié depuis à peine six mois. [...]

Hoche avait une chambre pour lui, ou plus exactement, une pièce avec une lucarne grillagée, à demi-aveugle, près du plafond, et l'on raconte que c'est dans cette pièce que plusieurs fois, poussée par l'angoisse ou épuisée par les pleurs, Joséphine vint se réfugier à la dérobée. Elle trouvait peu de consolation auprès d'Alexandre : celui-ci ne croyait pas Joséphine en danger, alors qu'il ne lui restait plus d'espoir en ce qui le concernait.⁸

- 10 Mais Irène Némirovsky devait également avoir consulté quelques biographies du général Hoche, qui, lui aussi, avait été l'objet d'une biographie assez récente (Georges Girard, *La Vie de Lazare Hoche*, Paris, Gallimard, « Nouvelle Revue française », 1926), où la rencontre en prison avec Joséphine est attestée et où on raconte que, pendant sa captivité, Hoche se consacrait à la lecture des œuvres de Sénèque et de Montaigne, détail rapporté par Irène Némirovsky.

4. Deux héroïnes face à l'histoire

- 11 Dans l'écriture d'*Émilie Plater*, Irène Némirovsky s'était aussi servie d'un épisode historique qu'elle avait raconté sur un ton passionnant et enrichi d'idées presque romanesques. Plusieurs éléments permettent d'établir un parallèle entre les deux ouvrages. Si Joséphine, au début de l'ouvrage, est une victime de la Révolution française, Émilie est au contraire une héroïne de la Révolution polonaise. Nobles toutes deux, elles ont des réactions tout à fait différentes face à l'histoire. Joséphine, qui se trouve en prison, ne se plaint ni de la Révolution, ni de la captivité en elle-même, mais tout simplement des privations que cette dernière lui occasionne. Car, si elle ne regrette pas son mari, mais bien plutôt ses enfants, ce n'est qu'à cause des privations les plus frivoles qu'elle proteste en présence de son geôlier. Même si elle s'est résignée à une mort imminente, Joséphine a du mal à renoncer à ses fards et à ses vêtements, tandis qu'Émilie n'accorde aucune valeur aux vêtements et n'est à l'aise qu'à cheval⁹. Dès le début du récit, Émilie montre son hostilité envers tous les hommes et envers les Russes en particulier, responsables d'avoir réduit sa nation en esclavage. Joséphine a un comportement opposé : elle se montre bien plus sensible à la cour du général Hoche. Émilie et Joséphine vivent toutes les deux dans une situation de contrainte, mais cette contrainte est due à des désirs bien différents : Émilie veut se comporter comme un homme, elle veut couper ses cheveux et renoncer aux vêtements féminins, tandis que Joséphine voudrait jouir de sa féminité, mais ses fards, ses parfums et son miroir lui ont été confisqués. Émilie dit : « Ce n'est pas un homme que j'aime, ce sont des bois, des champs, des églises... un pays »¹⁰, tandis que Joséphine affirme aimer « les robes, les bijoux, les dentelles, le rire, la gaieté, l'indolence, les chansons ». Même au niveau esthétique, les deux femmes ne se ressemblent aucunement. Joséphine, comme Hoche le dit, a « les yeux les plus beaux et les plus touchants du monde », et sa peau est « si mate et si douce, dorée on ne sait par quel soleil », tandis qu'Émilie est « une petite personne pâle, aux cheveux blonds, d'aspect frêle, mais ardente et brillante »¹¹. Sa mère lui dit que même si elle n'est pas belle, elle est charmante¹². À la fin Émilie renonce complètement à sa féminité et s'engage pour libérer son pays des Russes. Mais tout son amour pour sa patrie ne suffira pas à lui donner les forces nécessaires pour affronter les conditions de vie les plus dures et elle meurt, à l'âge

de vingt-cinq ans, après avoir pris froid¹³. Étrange coïncidence, Joséphine aussi est morte d'un refroidissement, bien que dans une occasion beaucoup plus frivole¹⁴. Et si Émilie au moment de la mort demande un drapeau polonais, Joséphine, dans les jours qu'elle croit être ses derniers, ne renonce pas à l'amour, et se livre à une histoire qui se caractérise par un érotisme noir : dans l'attente de la mort, qu'elle croit certaine, elle ne voit pas pour elle d'autres possibilités que de jouir des derniers plaisirs qui lui sont offerts. Le texte suggère que pendant sa captivité elle a eu plus d'un amant à qui elle ne s'est pas abandonnée par faiblesse ou par volupté, mais plutôt par attachement à la vie.

5. Vie et histoire

- 12 Et pourtant, même si le comportement de l'impératrice est assez frappant à nos yeux, Irène Némirovsky ne voulait y porter aucun jugement. Quelques notes écrites par l'auteur pendant ses derniers mois, même si elles concernent d'autres ouvrages, peuvent peut-être élucider ses intentions :

Ne rien prouver surtout. Ici moins que partout ailleurs. Ni que les uns sont bons et les autres mauvais, ni que celui-ci a tort et un autre raison. Même si c'est vrai, surtout si c'est vrai. Dépeindre, décrire.¹⁵

- 13 Sans prendre parti, Irène Némirovsky voulait tout simplement montrer l'obstination de Joséphine à rechercher les valeurs qui avaient inspiré sa vie¹⁶. Ces valeurs étaient bien sûr opposées à celles qui inspiraient Émilie Plater, mais les deux femmes avaient en commun la même détermination. Grâce à cette détermination, elles pouvaient affronter les moments les plus tragiques de l'histoire, dont on peut à peine se rendre compte à travers leurs vicissitudes :

Le plus important ici et le plus intéressant est la chose suivante : les faits historiques, révolutionnaires, etc., doivent être effleurés, tandis que ce qui est approfondi, c'est la vie quotidienne, affective et surtout la comédie que cela présente.¹⁷

- 14 Pendant ses dernières années, Irène Némirovsky réfléchissait beaucoup au lien entre vie et histoire, sujet qui est présent dans ses premières œuvres – par exemple dans *L'Affaire Courilof* – mais beaucoup moins fréquemment. Cette réflexion l'avait conduite d'un côté à écrire des biographies¹⁸, de l'autre des romans qui mettent également en scène des héros face à l'histoire. Dans les romans comme dans les biographies, c'est l'auteur qui écrit, les faits historiques ne sont qu'effleurés. Elle voulait montrer le bouleversement des petits événements de la vie quotidienne, les faits les plus humbles, les sentiments les plus communs ou les réactions les plus effrayantes, toutes les petites histoires personnelles nées à la suite des grands événements, comme la relation entre Joséphine et Hoche ou comme les nombreuses histoires qui se croisent dans *Suite française*. Tout cela était sa comédie. Irène Némirovsky n'était donc pas intéressée à peindre la Révolution française ou la Deuxième Guerre mondiale, elle essayait plutôt de reconstruire tout ce qui s'était passé à côté des grands événements, et dont on ignore tout. Dans ses derniers ouvrages, on retrouve donc une intention qu'Irène Némirovsky avait déjà manifestée dans ses premiers ouvrages : étudier les réactions des hommes dans les moments les plus difficiles de leur existence. Si dans les premiers romans ces difficultés ont une origine privée, dans les derniers ouvrages elles sont provoquées par des circonstances historiques extraordinaires :

Naturellement, la faiblesse, l'unique, de *Guerre et Paix*, à mon avis, c'est que T. met en scène des héros authentiques. Mais c'est égal, si on me dit, de quoi s'agit-il ? De donner un tableau, forcément incomplet mais le plus vaste et le plus fort possible, de certaines gens ordinaires (car tout le monde est ordinaire) dans des circonstances extraordinaires.¹⁹

- 15 « Tout le monde est ordinaire » nous dit l'auteur et ni la femme de Napoléon, ni l'héroïne de la Révolution polonaise ne pouvaient échapper à cette règle. Elles aussi, comme *les gens ordinaires*, elles ont leurs splendeurs et leurs misères. L'intérêt romanesque (la comédie) se porte sur des histoires privées qui interfèrent avec elles : c'est un intérêt pour les vies et non pas pour les événements. Mais pour le lecteur d'aujourd'hui le texte a aussi une autre valeur. En effet, il est touchant de voir comment deux ans avant sa déportation, Irène Némirovsky pouvait aborder la captivité comme n'importe quel sujet littéraire.
- 16 Je remercie les ayants droits, Olivier Philipponnat et la maison d'édition Denoël pour avoir permis cette publication. Je remercie aussi Olivier Philipponnat pour ses précieuses suggestions.
- 17 Le texte présenté ici reproduit celui des deux tapuscrits conservés à l'IMEC sous la cote NMR 15.11. Nous avons corrigé les quelques coquilles sans le signaler et nous avons accentué les majuscules. Toutes les notes sont de l'éditeur.

ANNEXES

Je voudrais faire une *Vie de Joséphine* en 8 scènes :

1° En prison (sa liaison avec Hoche)

2° Un bal sous le Directoire²⁰ (quand Joséphine rencontre Bonaparte)

3° Le mariage

4° À Milan, au moment du plus grand amour de Napoléon

5° Retour d'Égypte (la fameuse nuit où Joséphine, calomniée par la famille de Napoléon, pleure et implore son pardon devant la porte close)

6° Le Sacre

7° Le divorce

8° À la Malmaison, après la chute de Napoléon, quelque temps avant la mort de Joséphine.

Vie de l'impératrice Joséphine par Irène Némirovsky

Rumeur de la foule. Des cris : À la lanterne ! À mort les aristos ! Ah, ça ira, ça ira, ça ira !
Un roulement de tambour. Une voix forte lit :

– L'exécuteur des jugements criminels ne se fera pas faute de se rendre à la maison de justice pour y mettre en exécution le jugement qui condamne...

Des voix d'enfants chantent : J'ai descendu dans mon jardin pour y cueillir du romarin...

La voix reprend :

– ... la femme de Grammont, ci-devant Duc, la femme Rochechouart, à la peine de mort.
L'exécution aura lieu aujourd'hui à 5 heures précises sur la place de la Révolution de cette ville...

– Combien de têtes, aujourd'hui ?

– Dix-sept.

– Citoyens, il est interdit de s'approcher de la grille des femmes.

– Un bon sans-culotte doit être humain : il ne refusera pas cette distraction à de pauvres prisonniers.

– Fais vite, alors, et garde-toi d'être vu...

La voix reprend l'énumération des noms : « À mort Lamoignon²¹, la femme Lepelletier, Rosambo²²... »

– Ton nom, citoyenne ?

– Marie-Joseph-Rose Tascher de la Pagerie, épouse du ci-devant Marquis de Beauharnais.

– Attends ! Attends ! Pas si vite. Que je cherche ton nom sur la liste. Gueux de métier ! Chien de métier que celui de gardien de prison ! Je suis vieux, j'ai les jambes enflées et il m'arrive de me tromper, en m'embrouillant dans vos sacrés noms d'aristocrates, longs d'une lieue, et d'envoyer à la guillotine ceux qui devaient être libérés le lendemain, les familles pleurent et disent que je ne suis pas humain. Beauharnais... tu n'es pas marquée pour être exécutée aujourd'hui encore. Et pourtant, il nous faudrait ta place. Nous manquons de place pour loger les prisonniers. Mais ton nom n'est pas marqué, il n'y a rien à dire.

– Citoyen geôlier, on pourrait en loger quatre encore, dans la cellule de la citoyenne, en retirant les grabats. Elle n'en aura plus besoin bientôt. Tu pleures ? Par les temps que nous vivons, il est déjà bien beau d'avoir un jour devant soi !

– Citoyen geôlier...

– Quoi ? Tes larmes sont vite séchées ? Tu as bien raison. La vie ne vaut pas qu'on tienne tant à elle. Que veux-tu ?

– On m'a saisi hier un paquet qui contenait des fards, des parfums, un miroir et deux fichus de linon. Est-ce donc défendu à une femme de se parer ? Regarde, citoyen, cette vilaine robe de toile grossière. Qu'est-ce que ça peut faire à la République qu'une femme reste jolie jusqu'à son dernier jour ? Fais-moi rendre mes fards, je t'en prie.

– Tu veux donc plaire au bourreau ?

« À mort le ci-devant Marquis... »

– Ne crains rien, citoyenne. Cette robe de toile moule une taille faite au tour et il n'est pas besoin de fard lorsqu'on a, comme toi, les yeux les plus beaux et les plus touchants du monde.

– Qui êtes-vous ?

– Un prisonnier comme toi. Je suis le Général Hoche. Mon geôlier a pitié de moi et me laisse à la brume gagner le préau. Sinon, j'étoufferais. Six pas en long, quatre pas en large. Quand on a galopé sur les champs de bataille, c'est peu.

– On appelle les condamnés.

Des cris lointains : Mon père ! Mon enfant ! Adieu ! Prenez-moi, tuez-moi, je veux suivre mon amant !

– Quel lieu sinistre ! Leurs cris pénètrent dans mes oreilles et, la nuit, je vois leurs figures en rêve. Vous avez dû me trouver bien frivole, citoyen général, mais une pauvre femme n'est pas faite pour affronter la mort au seuil de chaque journée. Je n'en peux plus. Alors, j'essaie d'oublier. Je mets de la poudre et du rouge, je me coiffe, je regarde mon miroir et je me distrais ainsi.

– Moi, je lis Sénèque et Montaigne, mais que les journées sont longues ! L'échafaud, bah ! un soldat ne craint pas la mort. Mais me ronger ici, rêver et dormir quand la nation entière est en armes, quand l'ennemi nous attaque de toutes parts, quand on se bat, que le sang coule, que le canon tonne, ah, je vous le dis, c'est l'enfer !

– Moi, ce sont mes enfants que je regrette...

– Et votre mari ?

– Oh, je ne regrette pas mon mari...

– Savez-vous que cette grille est large et commode et qu'elle peut livrer passage à un homme de ma taille ?

- Taisez-vous ! Fi ! Quelle horreur ! D'ailleurs, vous êtes trop grand. Vous ne passeriez pas.
- Grand ? Oui. Cinq pieds sept pouces, citoyenne, mais je ne suis pas gros.
- Votre poitrine est trop large pour les barreaux.
- À vous, alors ? Vous êtes aussi mince et souple qu'une écharpe.
- Non, jamais !

- Vous avez tort. Il est un endroit ici où on entend, en prêtant l'oreille, l'écho de ce qui se passe hors des murs. On dirait que l'on écoute dans un coquillage le bruit de la mer. On entend le roulement des voitures, des rires, des chansons d'enfants. D'honneur, citoyenne. En fermant les yeux, on oublie que l'on est en prison. Venez ! Que craignez-vous ? Que pouvons-nous encore craindre ? Il fait presque nuit. Donnez-moi votre jolie main. Quel petit pied ! Il tiendrait tout entier dans ma large paume. Avancez encore ! Encore ! Sautez maintenant.

- Il ne faut pas me garder dans vos bras...

- C'est pour vous éviter une chute. Il fait tout à fait sombre maintenant. Laissez-moi vous guider jusqu'à ce banc. N'est-il pas placé là à dessein pour que puissent joindre leurs bras une dernière fois ceux qui vont mourir ? Mais tenez, citoyenne, je ne vous mens point. Écoutez...

Un roulement de voitures.

- Des amoureux peut-être qui partent, enlacés, vers une guinguette au bord de l'eau. L'été est si chaud, cette année...

- Des soldats... (chansons guerrières)

- Des petites filles qui jouent au ballon... (une complainte dite par une voix d'enfant)

- Des marchands... (« Échaudés ! Beignets ! Tout chauds, tout brûlants ! »)

- ... Mme Veto avait promis

De faire égorger tout Paris...

- On ne voit plus rien.

- Je vois briller vos yeux.

- Et moi, cette balafre sur votre front...

- Nous ne sommes pas seuls, ici, regardez... Toutes ces ombres qui passent la grille.

On entend des murmures :

– Mon chéri, mon cœur... Mon amant... Encore un baiser. Ne me refuse pas. Qui sait si nous serons là demain ? Non, non, mon bien-aimé, laissez-moi...

– Quel est votre nom, citoyenne ? J'ai entendu le geôlier l'écarter, tout à l'heure, après vous. Je voudrais l'entendre encore de votre bouche.

– Joséphine de Beauharnais²³.

– Joséphine. Vous avez une peau si mate et si douce, dorée on ne sait par quel soleil.

– Je suis créole.

– Ah, c'est donc cela qui vous donne un si doux parler. Charmante Joséphine... Que le sort est étrange qui nous réunit, vous, une ci-devant marquise, à moi, ancien palefrenier des écuries royales.

– Vous êtes un soldat, beau et brave. Vous étiez à Thionville, n'est-ce pas ?

– À Thionville, à Grandpré, au siège de Maastricht... Nous manquions de tout, ni pain, ni souliers, couchant dans la neige, marchant dans la boue... et Dunkerque ! Au début du siège j'avais écrit au Comité de Salut Public que nous sauverions Dunkerque, et nous l'avons sauvé. En Alsace, nous n'avions ni pain, ni poudre, mais du courage et du patriotisme. Le soir, sur le Geisberg, que de morts ! Et tous les coalisés, Brunswik, Hohenloe, et tous ces jean-foutre d'émigrés, tous les Condé, les Bourbon, les Enghien, ce qu'on les a renversés, culbutés, écrasés ! Ah, c'était bon !

– Que vous aimez la guerre.

– C'est mon métier.

– Quel triste temps. Les hommes que l'on embrasse sentent la sueur, la poudre et le sang.

– Bah, vous aimez cela...

– Non ! Mille fois non ! J'aime les robes, les bijoux, les dentelles, le rire, la gaîté, l'indolence, les chansons...

– Ce sont des plaisirs de femmes, et nous avons les nôtres.

– Nous n'occupons plus la première place dans vos cœurs.

– C'est bien vrai ! Oh, pardon, citoyenne. Je suis un soldat grossier. Eh oui, notre première maîtresse, c'est la nation. Mais moi, on m'a séparé d'elle. Vous n'avez donc pas à être jalouse.

– Jalouse ? Mon beau général, je vous trouve bien fat.

– Joséphine !

– Non, laissez-moi. Laissez-moi, je... Oh, que vos bras sont forts ! Mais vous me faites horriblement mal ! Non, non... Prenez garde, voyons ! Vous déchirez mon corsage, je n'ai que celui-là. Non, non... (Un silence) oui.

– Dans une heure, quand la nuit sera tout à fait tombée, je viendrai.

– Oui, je te guiderai. Il y a, dans un coin du jardin, un grand arbre et, à son ombre, même si la lune paraît, nous ne serons pas vus.

– Tu connais bien l'endroit, ma belle.

– Je suis enfermée ici depuis plus de deux mois, attendant chaque matin la mort.

– Je comprends. Tu as bien raison, va. Je ne te fais pas de reproches²⁴.

Un air de flûte.

– Celui-là sera exécuté demain. Mais vous, général, vous êtes si fort, si brillant et si beau. La mort qui a peur de vous approcher sur les champs de bataille n'aura pas l'audace de vous prendre sur un échafaud.

– On m'a prédit que je mourrai avant trente ans, et non d'un obus ou d'une balle ennemie. Or, un soldat ne meurt pas dans son lit. C'est donc la guillotine qui m'aura. Tant pis ! Il faut s'y soumettre²⁵.

– Il ne faut pas croire aux présages, général. Dans mon pays, autrefois, une vieille négresse, diseuse de bonne aventure, m'a bien prédit que je serai reine...

L'air tendre et doux de flûte reprend.

NOTES

1. C'est à l'IMEC, Institut Mémoire de l'Édition Contemporaine (Caen) que sont conservés la plupart des manuscrits et des tapuscrits d'Irène Némirovsky depuis 1995. Ils y ont été déposés par Denise Epstein et Élisabeth Gilles, les filles de l'écrivain. Depuis 2005 certains documents provenant du fonds *Albin Michel* ont été incorporés au fonds *Irène Némirovsky*. Parmi eux se trouvait aussi le tapuscrit de la *Vie de l'impératrice Joséphine*, sur lequel il n'a pas été possible de repérer des informations plus détaillées.

2. Marie-Joseph-Rose Tascher de la Pagerie naquit à la Martinique le 23 juin 1763. Issue d'une famille créole, elle était fille d'un lieutenant d'infanterie de marine. Arrivée en France en 1779, elle épousa à l'âge de 16 ans le vicomte Alexandre de Beauharnais, dont elle aura deux enfants, Eugène, futur Prince et Vice-roi d'Italie et Hortense, future reine de Hollande et mère de l'Empereur Napoléon III. Avant la Révolution, Alexandre et Joséphine se séparèrent, et en 1794 ils furent arrêtés. Alexandre de Beauharnais fut guillotiné le 23 juillet tandis que Joséphine fut

libérée le 6 août. En 1795, elle fit la connaissance de Napoléon Bonaparte, qu'elle épousa l'année suivante. Napoléon adopta ses deux enfants et fit changer son nom en Joséphine. Le mariage fut orageux surtout à cause de leur jalousie réciproque. En 1809, n'ayant eu aucun enfant d'elle, mais en ayant eu un de sa femme de chambre, Napoléon la répudia. Ils continuèrent cependant à correspondre et Joséphine vécut entre le Château de Navarre et celui de Malmaison. Elle mourut en 1814 à la suite d'une pneumonie.

3. De plus, les indications vagues, l'usage des parenthèses et le fait que le titre de la première scène n'est pas répété au début de l'œuvre, nous confirment cette hypothèse.

4. I. Némirovsky, *Œuvres complètes*, Introduction par O. Philipponnat, t. II, Paris, Le Livre de Poche, 2011, p. 1992.

5. *Émilie Plater* remonte certainement au mois de novembre 1939. Voir la notice d'Olivier Philipponnat, *Ibid.*, p. 387.

6. Sainte-Croix de La Roncière, *Joséphine, impératrice des Français, reine d'Italie*, Paris, l'Auteur, 1934, p. 244.

7. F. Masson, *Joséphine de Beauharnais*, Paris, Albin Michel, 1925, p. 213 et 227.

8. E. A. Rheinhardt, *L'impératrice Joséphine*, Paris, Grasset, 1935, p. 106-107.

9. « LA MÈRE. – Allons, Émilie, venez, où êtes-vous ? ÉMILIE. – Oh maman, je vous en prie, ne me forcez pas à danser. Vous savez que je suis sauvage, que je ne suis heureuse qu'à cheval ou parmi les paysans. », *Émilie Plater*, dans I. Némirovsky, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 429.

10. *Ibidem*.

11. *Ibid.*, p. 427.

12. « ÉMILIE. – Je ne suis pas belle, ma mère. LA MÈRE. – Tu es charmante, et tu le sais. Que disais-je donc ? Ni trop de beauté, ni trop de science, mais un maintien modeste, convenable à une jeune personne, et non les airs brusques d'un garçon. ÉMILIE. – Ah, la nature s'est bien trompée en me faisant naître fille ! », *Ibid.*, p. 428.

13. « Encore une fois, Émilie Plater reprit sa marche à travers la campagne dévastée, vers Varsovie, où elle espérait continuer la guerre. Elle avait deux compagnons : son cousin, le comte César Plater, et une femme qui avait suivi son exemple et qui s'était enrôlée parmi les soldats. Tous trois erraient dans les bois, poursuivis, sans nourriture, sans feu, par ces nuits humides. Émilie eut froid, et bientôt elle fut prise d'une fièvre terrible. Dans son délire, elle murmurait : "Je voudrais voir un drapeau polonais". [...] Quelques jours après, Émilie mourut », *Ibid.*, p. 434.

14. « C'est pour avoir souhaité montrer son jardin au Tsar Alexandre, vêtue d'une simple robe d'été, qu'elle prit froid et contracta la pneumonie qui devait l'emporter en 1814 », <<http://www.tascher-de-la-pagerie.org>>, consulté le 13/12/13.

15. « Notes de travail », reproduites dans Irène Némirovsky, *Un destin en images*, Paris/Caen, Denoël/Imec, 2010, p. 139.

16. Le légendaire attachement de Joséphine à la mode et aux soins du corps est encore aujourd'hui objet d'intérêt et d'étude. Voir Cl. Joannis, *Joséphine, impératrice de la mode : l'élégance sous l'Empire*, Paris, Réunion des Musées nationaux, 2007 ; G. Vigarello, *La Silhouette du XVIII^e siècle à nos jours. Naissance d'un défi*, Paris, Seuil, 2012, où est attribué à Joséphine le dessein de rapprocher les vêtements du corps féminin de façon à en dégager les lignes ; voir aussi Y. de Roeck-Holtzhauer, « La cosmétologie à travers les âges », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 76^e année, n. 279, p. 397-399, où sont cités les remèdes utilisés par Joséphine.

17. « Notes manuscrites » reproduites dans I. Némirovsky, *Suite Française*, Paris, Denoël, 2004, p. 537.

18. Entre la fin 1937 et le début 1938, Irène Némirovsky avait projeté d'écrire une vie de « Napoléon jeune ». En 1936 elle avait envisagé d'écrire une biographie de Pouchkine (1799-1837) que Fayard entendait publier à l'occasion du centenaire de la mort de l'écrivain. De ce projet, Irène Némirovsky n'a tiré qu'un article publié le 25 mars 1936 sur *Marianne*, où elle raconte l'histoire du mariage, de l'agonie et de la mort de l'écrivain. Dès 1939 elle avait entrepris *La vie de*

Tchekhov, la seule biographie qu'elle ait réussi à terminer, mais sans la voir entièrement publiée. Une longue portion du texte a paru en mai 1940 dans *Les Œuvres libres* sous le titre « La jeunesse de Tchekhov ». Tout au long de 1941 Irène Némirovsky avait espéré la publication de cet ouvrage. En février, les épreuves lui furent annoncées, mais elle n'a pas eu le temps de les voir et *La Vie de Tchekhov* a été sa première œuvre posthume. En 1946, des fragments du texte ont paru dans *La Nef* (*La mort de Tchekhov*, juillet 1946) et dans *Les Œuvres libres* (*Le mariage de Tchekhov*, 4^e trimestre 1946). Dans la notice à *La vie de Tchekhov*, Philipponnat écrit qu'en 1940 Irène Némirovsky avait activement repris le projet de la vie de Pouchkine avec l'aide de son mari Michel Epstein et qu'en 1937 elle avait aussi imaginé d'écrire une vie de Trotsky.

19. Irène Némirovsky, *Un destin en images*, cit., p. 140.

20. Sur *Directoire* il y a la seule correction manuscrite, finalisée à corriger une erreur d'orthographe. L'attribution à Irène Némirovsky est incertaine. Elle pourrait être attribuée à Michel Epstein, qui s'occupait de dactylographier les manuscrits de sa femme et n'hésitait pas à intervenir sur le texte lorsqu'il le retenait nécessaire.

21. Il s'agit probablement de Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, juriste et homme d'État, guillotiné à Paris le 22 avril 1794. Il est connu surtout pour avoir défendu Louis XVI pendant son procès et pour son soutien à la publication de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

22. Il s'agit probablement d'Antoinette de Lamoignon de Malesherbes, fille de Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes et femme de Louis Le Peletier, marquis de Rosambo, qui fut président du Parlement de Paris. Ils furent guillotines le même jour que Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes. Nous avons conservé l'orthographe du tapuscrit en supposant qu'Irène Némirovsky voulait reproduire la prononciation du geôlier.

23. Irène Némirovsky commet ici une erreur historique, car Marie-Joseph-Rose ne prendra le nom de Joséphine que plus tard, par volonté de Napoléon.

24. Masson par l'intermédiaire de Barras, qui aurait soutenu l'existence d'une relation entre Hoche et Joséphine, attribue à Hoche des mots qui nous semblent très proches de l'état d'esprit des deux prisonniers et surtout de l'impératrice : « Il faut avoir été en prison avec elle avant le Neuf thermidor pour l'avoir pu connaître aussi intimement. Cela ne serait plus pardonnable, une fois rendu à la liberté. », Ibid., p. 228.

25. Le général Hoche mourut de tuberculose le 19 septembre 1797 à l'âge de vingt-neuf ans.

INDEX

Mots-clés : Némirovsky (Irène), Imec, Joséphine de Beauharnais, Napoléon Bonaparte, Émilie Plater, biographie, Révolution, Hoche (Général)